

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.  
 DÉPARTEMENTS et ALSACE-LORRAINE, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.  
 ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.  
 ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Delizy, Davies & Co., 1, Finch Lane, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, 38, Lombard Street, E. C.  
 AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

APRES BOURSE  
 QUATRE HEURES

	Baisse	Raise
3 0/0 .....	81 10	
3 0/0 amortiss. .	82 65	
4 1/2 0/0 1883 .	108 95	
Cons. anglais .	100 3/16	
Italien .....	95 10	
Flor. autric. (or).	89 1/4	
Esp. Extér. nouv.	57 1/2	
Egyptien 6 0/0 .	333 75	
Ch. Egyptiens .	451 25	
Turc 4 0/0 (nouv.)	16 70	
Banque ottomane 530	»	2 50

PARIS, 17 AOÛT

DERNIÈRES NOUVELLES

INTÉRIEUR

**Le Mans, 17 août.**  
 Le ministre de l'intérieur a couché à la préfecture. Il a quitté Le Mans ce matin, par le train de sept heures, accompagné de son frère.  
 L'affluence commence à être nombreuse et délicate. On craint, de concours d'escrime et les régates, qui ont eu lieu aujourd'hui, attirer encore de nombreux spectateurs.

Nancy, 17 août.

L'anniversaire des batailles qui ont été livrées dans les environs de Metz a réuni hier une affluence considérable à Mars-la-Tour.  
 Parmi les nombreuses autorités civiles et militaires, on remarquait le général de Geslin.

Après la cérémonie religieuse, la foule est allée porter des couronnes sur le monument commémoratif. Une de ces couronnes était donnée par la Ligue des Patriotes.  
 Le sous-préfet de Briey a prononcé un discours.

Un conservateur, M. Calman, vient d'être élu conseiller d'arrondissement au canton de Ciry (Meurthe-et-Moselle), battant de cent voix le candidat républicain.

La Roche-sur-Yon, 17 août.

Election d'un conseiller général pour le canton de Poiré-sur-Vie.  
 M. de la Vignais, cons., 2.321 v. Elu.

Auxerre, 17 août.

Election d'un conseiller général pour le canton de Toucy.  
 MM. P. Bert, député, 1.598 v. Elu.  
 Roche, conservateur, 1.360 v.

On remarque, malgré la pression de l'administration, que M. Paul Bert n'a été élu qu'à une majorité minime de 200 voix. Cependant son concurrent républicain s'était désisté publiquement en lui vantant ses partisans à voter pour le visiteur. Moins de la moitié de ses électeurs se sont rendus à cet appel et les autres ont reporté leurs voix sur le candidat conservateur. L'élection de M. Paul Bert n'est donc pas un triomphe pour l'opportunisme, surtout si l'on tient compte qu'elle a eu lieu, au second tour, dans le canton du candidat.

EXTÉRIEUR

Rome, 17 août.

Le *Tribuna* et plusieurs autres journaux annoncent que le gouvernement a constaté que les plans de défense maritime avaient été vendus à une puissance étrangère. On croit que cette découverte se rattache à l'arrestation de deux Français faite tout récemment.

Le *Tribuna* pense que c'est un employé à l'arsenal de la Spezia qui a livré les plans, et, d'après la *Capitale*, ce serait le gouvernement français qui les aurait achetés.

(De notre correspondant particulier)

Rome, 16 août, soir.

Je suis assuré que, demain 17, le Saint-Père, dont le cercle qu'il est accoutumé de tenir, dans sa bibliothèque privée, en honneur de la Sainte-Trinité, distribue aux cardinaux les copies d'une édition de tous les poésies qu'il a laissés faire par M. Bérni. L'édition, dont le Saint-Père n'a fait part jusqu'ici à personne, est très soignée.

Les poésies sont imprimées sur papier rose très clair, entouré de très jolies gravures. Les poésies sont disposées par ordre chronologique. La première remonte à l'année 1822. Elles s'étendent au nombre de treize, en y comprenant les épigrammes et des traductions des mêmes poésies, faites en vers italiens par Leon XIII. Le livre, qui est en 18-9, en caractères du plus pur écrivain, a pour titre : *Leontis XIII. Pont. Max. Carmina*.

VERTAS.

INFORMATIONS

Pendant la guerre franco-chinoise, un certain nombre de nationaux étrangers ont naturellement eu à souffrir des hostilités. L'Angleterre, suivant ses traditions, n'a pas laissé passer une aussi bonne occasion de battre monnaie.

Donc, le Foreign-Office réclame aujourd'hui à la France des indemnités en faveur des Anglais victimes du bombardement de Fou-Tcheou et des autres incidents de la guerre franco-chinoise.

Et notez qu'il ne s'agit point ici de quelques sommes insignifiantes, mais bien de douze ou quinze cent mille francs.

Que fera le gouvernement français ? Après quelques hésitations, quelques pour-

parler entamés pour la forme, il paiera, comme il l'a toujours fait.

Une telle facilité nous étonne ! Est-ce que l'Angleterre a indemnisé les victimes françaises du bombardement d'Alexandrie ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi la France se montrerait-elle plus accommodante ?

Les mauvaises odeurs qui se répandaient le soir sur la capitale ont augmenté depuis quelques jours d'intensité. Impossible aux habitants de l'est, du nord et de l'ouest de Paris de laisser leurs croisées un instant ouvertes. Ceux du centre ne sont pas mieux paragés. Nous sommes empestés.

Au bureau de la salubrité, à la préfecture de police, on n'a pas l'air de s'inquiéter de cet état de choses, qu'il serait important de faire cesser.

Ajoutons que le nettoyage des rues est fait d'une façon déplorable ; mais c'est plus particulièrement aux Halles centrales, où l'enlèvement des débris de toutes sortes n'est terminé que vers trois heures de l'après-midi, que se révèle la négligence de l'administration.

A propos de ces mauvaises odeurs, rappelez-vous que le nettoyage des rues est fait d'une façon déplorable ; mais c'est plus particulièrement aux Halles centrales, où l'enlèvement des débris de toutes sortes n'est terminé que vers trois heures de l'après-midi, que se révèle la négligence de l'administration.

Servir aux citadins, à domicile et à discrétion, l'air pur des forêts, tel était le but poursuivi par M. Antier.

Si bien que l'idée d'emprunter de l'air pur aux forêts parut neuve et originale qu'elle surprit bon nombre de savants, elle fut reconnue parfaitement praticable. L'un d'eux la préconisait comme le seul moyen d'améliorer d'une façon notable l'hygiène publique dans une grande cité comme Paris.

Le projet de M. Antier dort depuis dans les cartons de la Société française d'hygiène.

AVIS AUX ÉLECTEURS

DEUX DATES

En 1869, c'est-à-dire l'année qui a précédé la réapparition de la République, les contribuables payaient à l'Etat, comme recettes du budget ordinaire, une somme de 1 milliard 864 millions 752.000 francs.

En 1885, les recettes du même budget ordinaire, alimentées par l'impôt, s'élevaient à 3 milliards 22 millions 385.000 francs.

La différence, soit onze cent cinquante-sept millions et demi, représente ce que les contribuables ont actuellement à payer de plus qu'en 1869.

Les frais de la guerre ayant causé une augmentation d'impôts de 568 millions, le reste (589 millions et demi) est à mettre au compte exclusif du régime républicain.

La République a donc coûté au pays plus que la guerre et l'invasion allemande.

Le *Mot d'Ordre* consacre un article de longue haleine au général Chanzy, article éloquent, bâtons-nous de le dire, mais dans lequel nous relevons les passages suivants :

« La politique n'était pas son affaire, d'ailleurs, et son exemple montre le danger qu'il y a, et pour la République, et pour l'armée, à ce que de glorieux chefs, qui peuvent rendre tant de services à la tête des soldats, soient amenés par les circonstances à pouvoir commander des groupes parlementaires. »

Et plus loin :

« Une fête comme celle du Mans devait donc rassembler tous les cœurs et faire battre toutes les mains. Chanzy appartient à la France, et c'est une cérémonie toute nationale que celle à laquelle ont présidé, hier, le général Campenon et le ministre de l'intérieur, représentant le gouvernement de la République. »

Mais, dirons-nous au *Mot d'Ordre*, qui donc a introduit la politique dans l'armée ? — La République.

Qui donc, avant de confier un commandement à un général, s'est toujours enquis de ses opinions politiques et les a fait passer avant tout ? — Les républicains.

Et, aujourd'hui encore, lorsqu'il s'agit de choisir un conservateur et que le choix se porte sur un soldat, qui donc demande avant toutes choses qu'il soit républicain ? — Les républicains.

Qui a fait Laborde sénateur ? Qui, sans doute, la fête du Mans aurait dû rassembler tous les cœurs et faire battre toutes les mains.

Et cependant, elle a rencontré de nombreux dissidents, au Mans même... Il y a eu en cabale organisée contre la mémoire du héros ; des misérables l'ont chansonné, injurié, lâchement, basement.

Or, quels sont ces misérables ? — Des républicains.

Où ! direz-vous, mais ce sont des radicaux comme ceux qui ont assassiné Clément Thomas et Lecomte, et qui voulaient faire partager le même sort à Chanzy !

Eh ! que nous importe ici la nuance ! Ce sont des républicains : voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

Pourquoi, d'ailleurs, n'avoir pas fait arrêter ces drôles ? Pourquoi ces gredins

ont-ils pu librement faire leur manifestation électorale ?

Pourquoi l'auteur de l'ignoble chanson qui se chantait hier dans les cabarets n'a-t-il pas été poursuivi, et pourquoi ses interprètes n'ont-ils pas été châtiés ?

Le journal de M. Paul Bert vient de lire une étude très remarquable sur les faux savants, formant un monde à part qui « s'agit, va, réclame », proteste, tout un monde de gens qui vont sans savoir où, demandent des lumières qui ne seront jamais décrochées, s'insinuent, pontifient, divaguent. Comme c'est bien dit, et comme c'est vu juste, ajoute le journal de M. Paul Bert, qui semble ne pas se douter que c'est précisément de M. Paul Bert qu'il est question.

LA RÉPUBLIQUE ET LE CLERGÉ

L'appel qu'un comité catholique, composé d'individualités connues et appartenant à tous les groupes du parti conservateur, a adressé aux électeurs, en les plus clairs voyants parmi nos républicains. Ils comprennent que si les questions de salut social que le corps électoral doit résoudre reviennent de professions de foi religieuse ou de professions d'athéisme, la masse des populations comprendra plus aisément leur portée et les résoudra avec vigueur dans le sens des traditions et de la liberté des croyances. Aussi retrouvons-nous dans la plupart des organes du parti dominant les menaces que contenait, d'ailleurs, une récente circulaire ministérielle à l'adresse des membres du clergé qui se mêlèrent de politique.

Assurément, nous aimons que le prêtre reste éloigné du théâtre des luttes publiques ; nous estimons que sa place est à l'autel et non pas au forum du village. Nous nous sommes assez énergiquement et assez souvent prononcés sur ce point dans ce journal, pour que notre opinion ne soit pas suspecte. Mais enfin, les prêtres d'une religion persécutée, ouvertement, par un parti qui ne constitue dans la nation qu'une minorité audacieuse, ne peuvent-ils user de leurs droits de citoyens pour défendre leurs convictions et la foi qu'ils représentent ? Qui oserait leur contester sérieusement cette faculté ? Or, si les prêtres catholiques sont des citoyens, c'est qu'ils sont incontestablement et sans aucun président d'un bureau électoral ne peut refuser leur bulletin de vote, ils ont incontestablement le droit non seulement d'élire les électeurs qui leur demandent leur avis sur les affaires publiques, mais aussi de propager leurs manières de voir dans le milieu social où ils vivent.

Certes, cette propagande ne doit pas partir de la chaire. Elle ne doit avoir aucun caractère officiel, pour ne pas devenir abusive. Mais, sorti de l'église, le prêtre de campagne redevient un électeur tout comme un autre. Et, dès lors, comment lui demander légitimement compte des opinions qu'il émet en forme privée ? Cette intervention personnelle des membres du clergé pour fixer les doutes des électeurs catholiques, pour faire cesser leurs hésitations, devient même, dans les circonstances que nous traversons, un devoir de conscience. Elle est implicitement indiquée, par les auteurs du manifeste catholique qui a provoqué ces colères, comme l'une des conditions du succès possible des conservateurs dans un assez grand nombre de départements. Nous savons parfaitement qu'un mouvement dans ce sens se produit dans certains diocèses, et cette perspective d'une levée de boucliers des catholiques pour venger leurs droits méconnus et défendre ceux qui leur restent encore, nous comble véritablement de joie. Elle est, en tout cas, parfaitement légitime.

Par conséquent, les républicains en seront pour leurs menaces. Ils ne sauraient, quoi qu'ils fassent ou prétendent, empêcher aucun prêtre catholique, digne de sa fonction, d'aller au scrutin et d'éclairer les consciences troublées par des sophismes.

La République s'est posée en ennemie de la religion : elle doit recueillir les fruits de cette attitude.

Il est maintenant avéré qu'Olivier Pain a été fusillé par ordre des Anglais, qui avaient mis sa tête à prix, absolument comme faisaient autrefois les sauvages de l'Uruguay à l'égard de leurs ennemis. Tous les journaux ont protesté énergiquement contre cet odieux procédé. Les journaux républicains ont particulièrement fulminé : Olivier Pain était un radical. Nous estimons que le fonctionnaire anglais qui a commis cette infamie, et le gouvernement qui l'a autorisée, ne sauraient être trop hantement flétris ; mais nous voudrions bien que l'on accordât aussi un souvenir à un autre Français qui, lui aussi, a péri au Soudan, en accomplissant son devoir.

Nous voulons parler de M. Herbin, colonel de France, demeuré à son poste à Khartoum, après l'investissement de cette ville.

M. Herbin était le compagnon de M. Power et du colonel Stewart, dans la tentative qui fut faite par ces deux Anglais pour forcer le passage et porter au Caire le cri de détresse de Gordon.

Au Parlement anglais on a glorifié la mémoire de Power et de Stewart ; mais le Français Herbin a été oublié, oublié non seulement en Angleterre, mais aussi en France, car personne, ni à la Chambre ni ailleurs, n'a rendu hommage au courage de cet homme de cœur.

Après tout, il n'était peut-être pas ré-

publicain ; et alors, à quoi bon parler de lui.

La République française nous attaque ce matin. Nous avons parlé de la candidature officielle, et c'est un sujet qui a tout particulièrement le don de la troubler et de l'irriter.

Eh quoi ! signaler les manœuvres des préfets républicains en faveur de certains candidats, voilà ce que notre confrère opportuniste trouve absolument gênant. Mais ce qui aggrave encore la chose, c'est que la *Justice* nous a fourni hier d's arguments. La République française en est désespérée. Elle n'aurait jamais cru qu'un journal républicain, comme est le journal de M. Clémenceau, fût capable de publier des vérités, dont les conservateurs pussent profiter contre les opportunistes.

Que dira-t-elle donc, en nous voyant confiner à emprunter des armes contre son parti aux journaux de la République ? Ce n'est pas toutes les fois dans les colonnes de la *Justice* que nous pourrions aujourd'hui. Il est bon de changer, ne fût-ce que pour montrer que les radicaux ou intrançais ne sont pas seuls à apprécier, comme il le mérite de l'être, le parti ministériel, et que les républicains modérés ne violent pas moins clair et ne sont pas moins sévères.

Voici donc nos portraits nos deux amis aujourd'hui : Quest-ce que c'est qu'un opportuniste ?

... Un homme politique qui ne sait comprendre que l'intérêt électoral ; qui ne met au-dessus de tout principe ; qui ne se résignerait pas, lui, à être d'une minorité ; qui ne conçoit point qu'on puisse faire le sacrifice du pouvoir pour se vouer à l'affirmation d'une idée ; qui préférerait cent fois se compromettre par des alliances avec tout le monde, plutôt que de rester intact à l'écart ; aux yeux duquel vous êtes un nigard si vous ne vous arrangez pas toujours pour être du côté des gros bataillons ; qui vous a en sonnerie mépris si vous tenez à certaines doctrines qui n'ont pas la vogue et ne vous procurent pas la majorité.

Ainsi parle le *National*, et il complète le tableau en disant que jamais un opportuniste ne s'engage dans une affaire avant de s'être demandé : « Qu'il y a-t-il à gagner ? » Quel intérêt de parti ? Quelle chance de succès électoral ?

Que pense la République française de ces révélations d'un journal républicain ?

INAUGURATION DU MONUMENT  
 de  
 L'ARMÉE DE LA LOIRE  
 AU MANS

(De notre Correspondant particulier.)

16 août, matin.  
 Il y a décidément une coterie très hostile au monument. Ces jours derniers, on a dû établir autour de la statue une garde de police. On craignait qu'elle ne fût dérangée ou salie. Cette garde de police a fait éclore des chansons qui courent les rues du Mans.

Le préfet, le frère du ministre de l'intérieur, est très inquiet sur la journée qui se prépare. Samedi soir, il y avait peu de monde à la réception de la préfecture. On avait lancé de nombreuses invitations ; c'est à peine si cent personnes avaient répondu à cet appel.

Ajoutez à cela la perspective de la contre-manifestation de Pontlieue et vous ne vous étonnez pas de l'embarras dans lequel se trouve le préfet de la Sarthe.

M. Allain-Targé ne parlait qu'au banquet le soir. Ce banquet a été une source de tracas pour le maire du Mans. Il voulait d'abord traiter avec un restaurateur de Paris. Il a dû renoncer à ce projet, et finalement c'est un traître de la rue des Quatre-Roues, au Mans, M. Médard, qui a l'entreprise.

Le prix a été fixé à quinze francs par tête.

Un certain nombre de conseillers municipaux, notamment M. Chabert et le docteur Drouin, ont manifesté l'intention de ne pas assister au banquet.

Au nombre des personnages arrivés au Mans pour la cérémonie, il faut ajouter MM. les généraux Greisset, Barry, Vuillemin, M. le colonel du Bodan, qui sont descendus à l'hôtel de France.

MM. les généraux Dubois, Allard, Arnaud, Davoust, Fréchaud, Péan, Lallement et Billot ; les amiraux Jauréguiberry et Jaurès ; les colonels de Boisdefré et Thevenet ; MM. Gaillat, de Saint-Vallier, Tuzenais, Waddington, sénateurs ; MM. de Marcère, Drumel, Margaine, Cambon, Christoble, le marquis de Roys, députés ; MM. Philpoteaux, maire de Sedan ; M. Feraud, consul général de France à Tripoli, sont descendus à l'hôtel Diot.

16 août, soir.

Mme Chanzy, donnant le bras à l'amiral Jauréguiberry, a quitté le Grand-Hôtel, à deux heures, pour se rendre à la place de la République. La famille suivait ainsi qu'un certain nombre d'invités. Les troupes d'administration faisaient le service d'honneur.

Au moment où les invités sortaient du hôtel, un brigadier de gendarmerie y aurait pour procéder à une enquête. On avait, paraît-il, jeté du poivre dans les yeux de la foule, qui stationnait sur le trottoir.

Pendant ce temps, les musiques jouaient la *Marseillaise*, et le voile, recouvrant la statue, était enlevé.

La cérémonie s'est passée sans incidents ou à peu près. Il est juste d'ajouter que le gouvernement avait pris toutes les mesures nécessaires : les troupes avaient

été consignées dans leurs quartiers ; on avait intimé à M. Paul Déroutelle l'ordre de ne pas venir au Mans ; on était même allé jusqu'à empêcher un homme inoffensif, M. Bonnier, de réciter une cantate à Chanzy et à l'armée de la Loire, cantate qui avait, cependant, été revue et corrigée la veille à la préfecture.

M. Campenon, qui était arrivé au Mans en bourgeois, a paru à l'inauguration en grand uniforme. C'est lui qui a parlé le premier. De son discours, il ne faut retenir que deux choses : c'est que tout en rendant hommage à Chanzy, à la ténacité de l'armée de la Loire et de son chef, il a omis — involontairement, sans doute — de parler de son génie militaire, et qu'il a osé affirmer que la République est un gouvernement *fonctionnement et sincèrement pacifique*. Le discours de l'amiral Jauréguiberry vous est connu.

Après l'amiral, M. Cordelet, sénateur, maire du Mans, a pris la parole. On aurait sans trop de peine retrouver dans des articles publiés il y a quelque temps dans certains journaux locaux des phrases textuelles de sa harangue. En vérité, M. le maire ne s'est pas donné beaucoup de peine pour la confectionner.

C'est en vain que certains assistants ont réclamé un discours de M. Déroutelle.

M. Déroutelle ne pouvait parler pour cette bonne raison qu'on l'avait fait prisonnier de guerre. On a même tenté de le prendre par la main. Comme compensation, le général Campenon a remis un drapeau aux élèves du bataillon scolaire.

Il faut rendre cette justice aux troupes du Mans, qu'elles ont été merveilleusement défilées : le 104<sup>e</sup> d'infanterie, le 21<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> d'artillerie, un escadron de 2<sup>e</sup> dragons sous les ordres du général Thomassin.

En passant devant la tribune, les officiers généraux et les officiers supérieurs saluaient de l'épée.

Trop peu de troupes.

La foule les a salués de braves enthousiastes.

Le général Campenon a distribué des décorations. Vous en trouverez la liste à l'Officiel. Celle qui a le plus satisfait tout le monde est celle donnée à un « civil », M. Ginestet, inspecteur des chemins de fer de l'Ouest, pour sa brillante conduite pendant la guerre. M. Croisy, le sculpteur, a été décoré également.

A l'issue de l'inauguration, l'attaché militaire russe a été l'objet d'une ovation chaleureuse.

On a fait aussi des ovations à l'amiral Jauréguiberry, à l'amiral Jaurès et au commandant Gougard. Préfet et ministres sont repartis sans qu'aucun cri les accompagnât. Décidément, M. Allain-Targé n'est pas populaire au Mans, et l'administration ne semble pas avoir les sympathies publiques.

A l'issue de la cérémonie de la place de la République, nous nous sommes rendus à la Lune de Pontlieue, où devait avoir lieu la manifestation annoncée. Le monument élevé à la mémoire des enfants de la Sarthe, tués en combattant, était voilé de crêpe. Les manifestants, conduits par le sénateur Rubillard, et accompagnés par la fanfare du Mans et par celle de Pontlieue, ont porté une couronne sur un pavais. La police avait déployé toutes ses forces. M. Rubillard a prononcé une courte allocution dans laquelle il a rappelé les services rendus par l'armée de la Loire ; il a eu le bon esprit, il faut le reconnaître, de prêcher l'union et de conclure dans le même éloge Chanzy et tous ses collaborateurs.

Jamais je n'ai vu autant de poussière que dans cette course à Pontlieue.

A six heures, le banquet à la Halle aux Toiles, ornée de draperies rouges et de drapeaux tricolores, réunissait environ 250 personnes. Nous autres, les représentants de la presse, avons eu grand mal à y assister.

Au dessert, M. Allain-Targé, le préfet, a porté un toast au président de la République et a rappelé qu'il avait, lui Allain-Targé, servi dans la deuxième armée de la Loire.

L'amiral Jauréguiberry a porté un toast à l'armée et à la marine. M. Cordelet lui a répondu.

Le ministre de l'intérieur s'est alors levé. On attendait son discours sans impatience, mais avec curiosité. M. Allain-Targé a accentué le discours pacifique du général Campenon : République pacifique ; il a paraphrasé ce vieux proverbe latin : *Si vis pacem, para bellum*. Comme le général Campenon, il a parlé de son ancien collègue et ami Charles de Fréycinet. Le ministre a provoqué des sourires, quand il a, le verre en main, rappelé son séjour à Bordeaux, le pays du vin.

M. le ministre de l'intérieur a reçu un accueil plus que froid.

M. de Marcère a ensuite porté un toast aux décorés d'aujourd'hui et, à dix heures, le banquet était terminé. Le général Campenon n'assistait pas au banquet. Il était allé dîner à la Ferté-Bernard.

Le feu d'artifice a couronné la journée de dimanche.

ÉCHOS

LA TEMPÉRATURE

SITUATION GÉNÉRALE AU 17 AOÛT

La température est sans variations importantes.

En France, la période de beau temps va continuer.

A Paris, la journée d'hier a été très belle.

SITUATION PARTICULIÈRE AUX PORTS FRANÇAIS

MANCHE. — Vent faible ; mer belle.

Océan. — Vent faible ; mer belle.

MÉDITERRANÉE. — Vent faible ; mer belle.

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS : un an, 54 fr. ; 6 mois, 27 fr. ; 3 mois, 13 fr. 50.  
 — Le numéro, ..... 15 centimes.  
 DÉPARTEMENTS : un an, 64 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 3 mois, 16 fr.  
 — Le numéro, ..... 20 centimes.

INSERTIONS :

ANNONCES. .... 1 fr. 50 la ligne.

Chez MM. Fauchey, Laffitte et C<sup>e</sup>

Place de la Bourse, 8

ET AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DUCROISSANT, 1

Droit d'insertion réservé à la Rédaction.

LES MANUSCRITS DÉPOSÉS NE SONT PAS RENDUS

Aujourd'hui, 17 août, le thermomètre centigrade de l'ingénieur Queslin, 1, rue de la Bourse, marquait :

A sept heures du matin ..... + 17 °/°  
 A onze heures du matin ..... + 22 °/°  
 A une heure du soir ..... + 24 °/°  
 Température la plus basse de la nuit ..... + 14 °/°  
 Le baromètre est à 764 millimètres 5.

Comme on le verra au compte rendu de l'inauguration du monument élevé en l'honneur du général Chanzy et de l'armée de la Loire, la décoration de la Légion d'honneur a été donnée hier, au Mans, au sculpteur des magnifiques groupes du soubassement, M. A. Croisy.

Nous applaudissons la faveur accordée à un artiste dont le talent est à la hauteur de la grande pensée patriotique qu'il avait à exprimer.

Il nous sera du reste permis de rappeler que, le 19 juillet, alors que personne n'avait encore parlé de la



po to l'... (Traduisez : Vive monsieur pour tout !). A quel l'époué il aurait répondu en les carresses : « Oï po l'bir po l'ou-bac... » (Ce qui signifie : Oui, pour la bière, le tabac), mais, pour tout le reste, vive l'Angleterre !

## ACTES OFFICIELS

Nominations dans la Légion d'honneur  
Au grade de commandeur

M. Perella, général commandant la 14<sup>e</sup> brigade d'infanterie, officier du 23 février 1871 ; 35 ans de services, 10 campagnes, 3 blessures, 1 citation.

## Au grade d'officier

M. Abria, chef de bataillon au 130<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
M. Minot, chef d'escadron de la 4<sup>e</sup> légion de gendarmerie, commandant la compagnie de l'Orne.

## Au grade de chevalier

M. Bazin, capitaine au 102<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
M. Gordier, lieutenant au 103<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
M. Galiste, capitaine au 26<sup>e</sup> régiment d'artillerie.  
M. Ginetel, chef de division de l'exploitation des chemins de fer de l'Ouest, au Mans ; 25 ans de services. Services distingués pendant la bataille de la Marne.

## Médaille militaire

M. Briot, adjudant au 103<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
M. Hurbain, adjudant au 115<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
M. Gross, brigadier-trompette au 20<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval.  
M. Pira, maréchal des logis de la 4<sup>e</sup> légion de gendarmerie.  
M. Roitelet, gendarme à la 4<sup>e</sup> légion.

## GAZETTE DE PARIS

## Partira ! — Ne partira pas !

— Non, monsieur, mais il va partir.  
— Pourtant, ce que je viens d'entendre ?  
— Ce sont des canons qu'on essaie. D'ailleurs, quand je vous dis qu'il va partir, ce n'est pas ainsi qu'il partira.  
— Ah !  
— Il ne partira pas du tout...  
— Hein ?  
— Il ne partira pas du tout comme coup.  
— Alors ?  
— Il ne partira pas du tout comme coup — du moins à l'usine, parce qu'on a peur qu'il n'éclate et que les conséquences en seraient effroyables. Là-bas, ça nous est égal !  
— Oh !  
— Mais il partira...  
— Enfin !  
— Comme colis à destination de l'Italie, où il a été commandé spécialement...  
— Un canon de campagne ?  
— Non, monsieur, un canon de siège. Il est énorme : jamais on n'a vu monstre pareil. Seulement, il faut qu'il parte, d'ici... en tant que colis ?  
— Oui.  
— Pour partir.  
— La-bas... en tant que coup ?  
— Oui.  
— Parfait. Nous nous sommes compris !

Le malheur est qu'il ne part pas de l'usine Krupp. Aucune Compagnie de chemin de fer prussienne ou italienne ne veut se charger de son transport. On connaît le poids de cet engin de guerre gigantesque, et il est assuré qu'avant de tirer un coup, il aura déjà, par le fait seul de sa présence, apporté avec lui la ruine et les douleurs.  
Il n'aura pas encore hurlé, le monstre ; il n'aura pas encore craché sa haine à la face de l'ennemi, que son passage seul, sur les territoires amis, fera l'effet d'un désastre et la couvrira de ruines ! Les lignes de chemins de fer seront effondrées, les ponts brisés, les viaducs écroulés, les maisons sur son parcours ébranlées — en admettant qu'on puisse trouver un chariot assez solide pour supporter un tel poids et des machines assez puissantes pour le traîner, sans en perdre l'âme !  
Et le voilà, geule béante, qui reste là au lieu même de sa naissance, inactif, inutile, et pourtant inquiétant comme un sphinx antique. L'usine qui l'apporta recule épouvantée devant le fruit de ses entrailles. Telle, la fable nous montre des mères épouvantées à la naissance de leur enfant, et les égarant pour éviter au monde les horreurs que « la Fatalité » avait, bien avant leur naissance, condamné ceux-ci à commettre !  
Telle Jocaste ; tel son époux Laïus, qui ordonneront la mort de leur fils Œdipe, que l'oracle avait signalé comme devant être le meurtrier de son père et le mari de sa mère. Mais on ne peut rien contre la Fatalité : Œdipe ne mourut pas et commit des crimes aussi divers que monstrueux qui l'auraient certainement conduit, de nos jours, devant la cour d'assises — et l'auraient fait gracier, du reste, sans aucun doute, par le châtelain de Mont-sous-Vaudrey.

L'usine Krupp, elle, n'a pas, que je sache, songé à détruire son dernier-né. Elle admet parfaitement qu'un jour, ce canon, enfant de la blonde Allemagne, devienne entre les mains de la bruno Italie un ennemi acharné de la mère-patrie, et envoie des boulets meurtriers sur les troupes prussiennes. La Fatalité antique, quelque vieille et démodée qu'elle soit, est toujours vivante ; hélas ! bien vivante ; et aujourd'hui comme autrefois, les hommes n'ont qu'à s'y soumettre aveuglément.

En attendant, le canon reste dans son pays d'origine, par suite de force majeure. Que va-t-il devenir ? Quelle sera son utilité ? A quel usage l'emploiera-t-on ? Dieu seul le sait ; le Dieu des armées s'entend, en admettant qu'il ait un Dieu qui veuille la ruine, le désespoir et la mort !

\*\*

En tout cas, cela doit coûter très cher, un canon pareil ! On n'en fond pas de semblaibles à la douzaine ; et je ne serais pas fâché de savoir qui, en somme, paiera les frais de savoir qui l'a commandé et ne peut l'obtenir, ou l'Allemagne qui l'a confectionné et le garde malgré elle ?  
Il me semble qu'il y aurait là matière à procès et que des avocats diserts pourraient s'écriter vaillamment, plaidant

le pour et le contre avec une égale ardeur.

D'ailleurs, il y aurait lieu pour eux à faire montre d'une certaine science à l'occasion du mot « canon ». L'origine est bien simple : vous prenez un trou plus ou moins grand et vous l'entourez de bronze, selon que vous voulez avoir un canon plus ou moins fort. Aussi, le mot canon vient-il du provençal « canon » qui veut dire « tuyau » ; il ne faut pas le confondre avec « canon » qui veut dire « règle, décret » et vient du grec « canon », etc., etc., etc.

Les porte-paroles en raconteront ainsi tout le long, le long de la journée, sans arriver à débrouiller la question et à permettre de décider qui doit supporter les frais et dépens de l'affaire désastreuse dont il s'agit.

Mais aussi quelle rage avons-nous de vouloir toujours venir en aide à la Mort comme si elle « n'était pas assez grande fille » pour faire toute seule sa triste et déplorable besogne ? Elle a à son service les maladies physiques et morales qui ne choment pas et atteignent, trop souvent, les hommes les meilleurs, faisant sous ses pas une épaisse lièvre de trépassés !

Cela ne nous suffit pas : il faut encore que nous inventions des engins perfectionnés pour lui donner en pâture de nouvelles victimes !

Et voyez l'illogisme : Dans le même temps, nous nous évertuons à enrayer le mal qu'elle peut faire d'un autre côté. Tandis que des savants viennent à son aide, d'autres savants la combattent, cherchant, par exemple, à prémunir l'humanité contre ces fléaux qu'on nomme la choléra et la rage.

Elle seule, cependant, est logique dans la poursuite de notre vie, à laquelle elle s'acharne. Aussi l'avons-nous bien compris et avons-nous reconnu sa suprême puissance sur nous en prenant son nom et en l'accolant au nôtre, ainsi que le font les enfants adoptifs avec le nom de leur père d'adoption. Nous sommes des Humains, soit ; mais nous sommes aussi des « Mortels », c'est-à-dire des êtres, voués à la mort, destinés à la mort, appartenant à la mort.

main crochue sur nos frères — de quel que nation, de quelle religion, de quel que opinion qu'ils soient — qui marchent comme nous dans le chemin pénible de la vie.

Vivons donc pas des engins de mort ; ne faisons pas de canons... Tenez le canon, en petit, ne vous semble-t-il pas avoir quelque analogie avec l'histoire de la Tour de Babel ? Italiens et Allemands, ils s'étaient réunis pour élever, dans leur orgueil, ce glorieux emblème à la force brutale ; et voilà qu'ils ne se sont pas compris et, ne parlant pas la même langue, ils ont créé ce monstre hideux, qui ne peut rien et n'est rien aujourd'hui — qu'un meuble inutile !

Une puissance supérieure à la leur n'a pas permis que ce grand crime contre l'humanité s'accomplisse en son entier et que cette fatale tour de bronze vomît la mort. Elle doit à jamais disparaître comme la tour de Babel...

Avouez donc loyalement que vous avez été vaincus ; que l'amour, l'amour que les hommes doivent avoir les uns pour les autres, a été plus fort que la haine et n'a pas voulu que vous réussissiez dans votre œuvre infernale.  
Et maintenant, prenez votre canon, brisez-le, jetez-en les morceaux à la fonte, et faites-en une statue élevée à la fraternité des peuples, ou des gros sous avec lesquels les pauvres gens pourront acheter du pain et faire la nique à la Mort.

Au moins, vous aurez fait avec ce bronze quelque chose de bon et d'utile.

JULES BOURGEOIS.

## CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

## Autriche

La *Deutsche Zeitung*, journal viennois à la dévotion de l'Allemagne, critique verbalement les discours que notre ami et ancien collaborateur, M. François Coppée, a prononcé au banquet offert à Pest, par l'association des littérateurs hongrois, aux invités français.

Le passage de ces discours qui échauffe la bile de l'organe prussien à Vienne est colé.

« La France est toujours la France. L'Allemagne est toujours l'Allemagne, et bien que blessée et saignant, et qu'il ait une aile cassée, il vole encore plus haut... »  
Les chaleureux applaudissements par lesquels les Hongrois ont accueilli au banquet notre ami et collaborateur, M. François Coppée, a prononcé au banquet offert à Pest, par l'association des littérateurs hongrois, aux invités français.

L'accueil vraiment enthousiaste fait en Roumanie à M. de Lesseps, le grand Français, à nos compatriotes qui l'accompagnaient dans ce voyage que l'on peut qualifier de triomphal, prouve, d'ailleurs, que la France, malgré ses revers, a encore conservé tout son prestige à l'étranger.

## Italie

L'agitation agraire continue en Lombardie.  
Le *Corriere della sera* publie une correspondance sur les faits qui se sont passés mardi dernier à Verdiero Superiore.

On a trouvé placardé sur une maison de la place de la municipalité le manifeste suivant :  
« Vous êtes prévenus, messieurs de cette commune. Si vous ne nous laissez pas vivre tranquillement, nous, associés au nombre de deux cents, nous commencerons à incendier les villas et les palais. Et soyez sûrs qu'on ne plaisante pas. »

L'huissier de la municipalité a voulu arracher ce manifeste, mais plusieurs groupes de paysans qui se trouvaient sur la place lui ont défendu d'y toucher. Il a fallu envoyer chercher les carabinieri à Merate pour faire disparaître ce placard séditieux. Les maisons des principaux propriétaires de Verdiero Superiore sont gardées par les carabinieri.

## Suisse

Les anarchistes ont tellement perdu de leur crédit en Suisse, que les journaux accusés d'être inspirés par eux s'en défendent violemment. En voici un exemple :  
M. Muller, dans son rapport au Conseil fédéral sur les voyagistes, dit que l'un des leurs, qui s'est pendu dans la prison de Saint-Gall, collaborait à *Volkszeitung*, de Pfäfers.

Cette feuille a riposté en déclarant que quiconque osait affirmer que Huit collabo-

rait à sa rédaction était un infâme coquin. *Landbote*, de Winterthur, qui avait reproduit les renseignements de M. Muller, a porté plainte.

Les nouvelles de Bâle annoncent que de grandes fêtes ont eu lieu dans tout le canton de Thurgovie pour la réception de Mgr Fiala le nouvel évêque.

À Bâle, la réception a été des plus sympathiques. Le président du conseil d'État a penché à l'évêque sa visite. Au banquet, deux membres du gouvernement ont porté des toasts prêchant la tolérance et la conciliation.

## Faits divers

**L'affaire de la rue de Ménilmontant.** — La nuit dernière, vers les quatre heures, une vive discussion éclatait entre le nommé Auguste Fonton, mécanicien, demeurant 25, rue des Prairies, d'une part, et les nommés Rogier, Lambert, et sa maîtresse, une fille Louise Bois, brunisseuse, demeurant ensemble rue Turgot, 25.

Au cours de la dispute, Fonton, tirant un revolver de sa poche, en déchargea un coup sur la fille Bois, qui tomba baignant dans son sang. La balle l'avait atteinte à la bouche, lui brisant deux dents et lui fendant la langue.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

Pendant qu'on s'empressait autour de la blessée, Fonton prenait la fuite, suivi de près par quelques personnes ayant assisté à l'acte criminel qu'il venait de commettre.

Se tenant sur le point d'être pris, le meurtrier, qui n'avait pas lâché son arme, en déchargea encore trois coups sur les personnes qui le poursuivaient.

L'une des balles atteignit à l'épaule le sieur Tilmann (Albert), âgé de dix-huit ans, ébéniste, demeurant 55, rue des Panoyaux.

Les deux blessés ont reçu des soins dans une pharmacie de la rue de Ménilmontant.

ans, employé du chemin de fer d'Orléans, demeurant rue des Marais, 74, à l'hôtel du Nord, s'est jeté volontairement hier, à huit heures du matin, à l'eau sur-Seine, près de la gare, devant le train 203, allant à Etampes.

Le malheureux a été renversé et broyé par la machine. La mort a été instantanée. Le logeur n'ayant refusé de recevoir le corps, le commissaire de police d'Ivry a dû le faire transporter à la Morgue.

**Incendie occasionné par un tir.** — Un incendie a éclaté hier soir chez MM. Baux et Pastier, tenant un établissement de battage et de garde de tapis, rue Marthe, à Cligny. Cet incendie aurait été communiqué par un tir voisin, qui a été incendié aussi.

**Sauvée par un soldat.** — Un incendie s'est déclaré à Montrouge, Grand'Rue, dans une mansarde occupée par une dame Moisson. On entendit tout à coup de grands cris, les voisins accoururent, mais ne purent pénétrer dans la chambre. Un soldat qui passait grimpa sur le toit, enfonça la lucarne et réussit à sauver la dame Moisson, déjà à moitié asphyxiée.

Les pompiers qui venaient d'une revue, ayant été avertis, arrivèrent aussitôt et éteignirent le feu en une demi-heure de travail. Tout ce que contenait le petit logis de Mme Moisson a été brûlé.

**Écrasé par une locomotive.** — Hier, à neuf heures du matin, M. Chauveau, chef du train n° 117, allant de Paris à Dieppe, a trouvé sur la voie ferrée, territoire de Nanterre, le cadavre d'un homme qui venait d'être écrasé par une locomotive.

Le cadavre de cet individu portait des ecchymoses à la figure, au bras gauche, et avait, en outre, les trois dernières côtes gauches froissées.

On suppose, d'après certains indices, que ce corps est celui d'un malfaiteur qui, pour échapper à des poursuites, se sera jeté sur la voie ferrée et aura été surpris par l'arrivée du train 117.

Il a été transporté à la Morgue.

**Vol dans une maison.** — Un vol assez important a été commis, l'avant-dernière nuit, au préjudice du greffier de la justice de paix du deuxième arrondissement, rue de la Banque.

Des malfaiteurs demeurés inconnus ont pénétré dans les bureaux du greffier, situés en face du palais de justice, et se sont emparés d'un certain nombre de valeurs.

C'est le concierge de la maison qui a déclaré ce vol.

**Vol dans une maison.** — Un ouvrier couvreur, nommé Lerat, demeurant boulevard d'Italie, 5, s'est présenté hier au poste de son quartier et a déclaré que sa petite fille Amélie, âgée de six ans, avait disparu.

Elle était vêtue d'une robe à carreaux, d'un tablier bleu et chaussée de bas rouges et de souliers.

**Faite d'un imprimeur.** — Un papeter-imprimeur de Bordeaux, nommé Henri S..., vient de prendre la fuite après avoir commis de nombreuses escroqueries au préjudice de divers fondateurs en caractères de Paris qui, sur sa demande, lui avaient livré pour plus de 10,000 francs de marchandises.

Cet audacieux filou s'est, pense-t-on, réfugié au Chili.

**Ce que coûte la Chambre des députés.** — Un rapport de M. Versigny sur les dépenses de la Chambre des députés, pour l'exercice 1884, donne les chiffres suivants, représentant toutes les dépenses :

Indemnité des députés	Fr. 5,256,000
Indemnité du président	72,000
Indemnité des questeurs	27,000
Appointements des employés ordinaires	685,000
Appointements des employés auxiliaires	30,000
Appointements des employés auxiliaires détachés pour le service des commissions	15,000
Salaires des hommes à la journée et indemnité de logement	64,000
Indemnité aux employés du bureau de poste et du télégraphe	5,100
Secours financiers à certains employés et veuves d'employés	2,700
Subvention à la Caisse des retraites	16,000
Service médical	11,000
Fournitures de bureau	55,000
Impressions diverses	500,000
Abonnements au <i>Journal officiel</i>	25,900
Chauffage	44,500
Eclairage	98,000
Habillage des huissiers et gens de service	26,000
Voitures	3,000
Entretien des bâtiments	150,000
Entretien du mobilier	75,000
Bibliothèque	25,000
Dépenses diverses et foras	150,000
Médailles et insignes	7,000
Dépenses des commissions	50,000
Exercices clos	10,000
Total	Fr. 7,408,200

## MEMORANDA D'UN LOUVETIER

(Suite)

Elle sortait dans les cours, passait même devant les chenils sans témoigner de rancune, mais son voisinage y causait une extrême agitation ; elle allait dans les jardins, qui n'étaient enclos que par des haies, et rentrait fidèlement au logis.

Cependant l'année suivante, vers la fin de février, Christine devint réveuse : ses caresses à son maître redoublèrent ; seulement, au lieu de gambader autour de lui, de folâtrer, elle frétilait, et son regard expressif se fit questionneur : dans le jardin elle se roulait sur la neige.

Le cœur de Christine était aux écoutes.

Un soir, elle ne rentra point.

La devinette était consternée. On fit une battue aux flambeaux on appela : Christine ! Christine !... Les échos seuls répondirent à ces appels. Mais tous les chiens d's métiars environnants jappèrent au loup.

Cela laissa quelque espoir de retrouver la fugitive.

Le lendemain, à la pointe du jour, Merle partit, suivi de son meilleur li-mier. Il faisait mauvais revoir, six poudres de neige couvraient la terre, depuis une semaine il gelait durement.

A cent mètres du château, le li-mier se rabattit, allant droit sur un massif d'arbres qui, de loin dans la brume, ressemblait à une sombre naée. Deux kilomètres plus loin, et toujours guidé par le chien, le piqueur s'arrêta à l'entrée d'un buisson, faillis de cinquante hectares, appartenant à M. Devaure.

A quelques pas, sous bois, la neige était moins dure, Merle put revoir distinctement les traces de la louve.

Il tourna cette enceinte et, ne trouvant pas de sortie, il revint au château.

Plusieurs gens de service du vieux chasseur, en se levant, avaient aperçu le piqueur, à cheval, entouré d'une douzaine de chiens, et suivi d'un valet de chiens, à cheval aussi ; ils se dirigèrent vers le grand domaine. Comme Merle sortait souvent sans qu'il y eût

chasse, soit pour mener ses chiens à l'ébat, soit pour les conduire au carnage, s'il y avait un cheval mort dans les environs, les gens ne se préoccupèrent point de la sortie du piqueur.

A neuf heures, M. Devaure sonna. Il demanda si l'on avait des nouvelles de Christine ; et comme le domestique répondait négativement :

— Va chercher Merle ! dit M. Devaure. Il apprît alors la sortie de son piqueur.

— Mon cheval tout de suite, fit le vieux chasseur en se jetant vivement de son lit par terre, ce casse-cou va faire étrangler Christine...

En quittant la cour, il marchait au pas, ne sachant trop où aller ; quand des voix de chiens, affaibles par l'éloignement, et qui eussent été indistinctes pour tout autre oreille que celle d'un chasseur, lui arrivèrent dans une bouffée de vent.

Alors M. Devaure enleva son cheval au galop et se dirigea à fond de train vers l'endroit d'où les jappements lui arrivaient grossissants.

L'entrée d'une jeune futaie il s'arrêta ; la chasse venait sur lui ; les douze chiens menaient à toute gorge.

— Ils lui soufflent au poil — soupira le vieux disciple de Saint-Hubert — si Christine fait un faux pas dans cette enceinte, elle est...

Il n'acheva point sa phrase, et elle se perdit dans le bond prodigieux du cheval. M. Devaure se l'expliqua en sentant sauter en croupe, se servir comme lui un corps contracté qui tremblait. Le cheval caracolait, s'élançant furieusement pour échapper aux douze chiens cherchant à l'escalader.

Merle vit heureusement faire diversion à cet assaut, dangereux pour le vieux chasseur, tout bon écuier qu'il était, car sa monture se cabrait éperdument afin de se débarrasser de la louve qu'elle avait en surcharge.

Christine fit au château une rentrée pitoyable : la pauvre petite dut garder mauvaise souvenance de son escapade, puisque désormais elle vécut dans une si étroite observation du comme il faut, qu'un soir de Saint-Hubert, après une mémorable *retraite* prise, Merle vota pour la louve, qui comptait dix années de sagesse, un caractère rose et blanc et de fleurs de lis.

C'est chez Peccomin, l'excellent armurier d'Orléans, que j'ai vu la seconde louve familière. Celle-ci, quoique bien traitée pour une louve, n'était point choyée comme Christine. Benoitte, attachée à une laisse, avait l'air de garder le magasin, et, ainsi que Christine, avec une escapade en moins, Benoitte avait droit à la couronne virginale, même dans la cité de Jeanne d'Arc.

Lorsque j'habitais le château de Montargis, il me prit fantaisie d'élever un petit loup, que j'appelai Guilloit. Il avait été pris au lieu même, car c'est à peine s'il ouvrait les yeux. Seule, une brave chienne de la Brie, qui nourrissait déjà deux chiens courants, consentit à laisser têter le louveteau. Il dut en prendre son aise, car il croissait à vue d'œil. Guilloit faisait bon ménage avec sa mère, nourrice et ses frères de lait. Louveteau, loup, puis grand loup, Guilloit se montrait si bon enfant, non seulement avec Bastienne, une renarde, et Muscadin, un sanglier devenu *soulaire* au logis, que le piqueur emmenait le loup au chenil des lices.

Hélas ! hélas ! l'amour qui perdit Troie égara la raison du paladin Roland ; l'amour transforma en fureur l'humeur béni de Guilloit. Il étrangua Sylphide, une *lévrier* de Sibérie qui resta rebelle à ses fœux.

Guilloit fut mis à mort.

Mais avant de fermer la parenthèse, je vais émettre l'opinion que dans son unité, la contenance de Robert d'Arbrissel est cinquante mille fois plus prodigieuse que celle des cinquante mille vierges réunies.

Gardez-vous de craindre, lecteurs bénévoles, que pendant le temps passé à l'évocation de lointains et insidieux souvenirs, la louve de Trignières nous ait échappé ? Non, non, j'ai veillé sur elle ; et je n'ai pas plus perdu de vue les tireurs, mes voisins, que le Bouc, dit la Broussaille, foulant l'enceinte où la louve et ses enfants se sont relâchés. Les seize vieux chiens bavardent chaudement. Les cris des chiens se multiplient, s'emmêlent, *la louve* nous fait battre le cœur.

Deux relais, à tout hasard, avaient été placés, l'un sur Trignières, l'autre, la vieille moule, dans la direction de Château-Renaud ; et la moule se trouvait du côté des tireurs, à trois cents mètres de l'enceinte.

Deux bons tireurs, restés à cheval, dont le baron d'Arcy, un cavalier centaure, se tenaient prêts à galoper pour attendre la louve à la retraite.

C'était point une chasse savamment menée que souhaitait le maire de



N'allez pas croire, maintenant, d'après l'allure légèrement médicale de cette notice que l'on ne s'amuse pas au Croisic. Pour y être plus calme que sur les plages qui se disputent la faveur du *psychisme*, la vie n'y est pas pour cela monotone; car, à côté d'établissements hydrothérapiques où les malades retrouvent peu à peu la santé, l'administration a ménagé des annexes où se trouvent réunis les plaisirs les plus variés : c'est ainsi que le casino du Croisic est, chaque année, l'un des mieux montés comme artistes de tous genres. Signalons, aux environs, de charmantes promenades à effectuer : visites aux salines de Batz ou de Guirand, au phare du Four, aux ruines de la chapelle de Saint-Goustan. Par exemple, pour pouvoir faire ces excursions, il ne faut pas être atteint d'ataxie locomotrice; mais basta! le séjour du Croisic vous aura vite débarrassés de cette infirmité gênante.

\*\*

Maintenant que voilà réglés nos comptes avec la Bretagne et la Normandie, descendons rapidement vers le Midi, où deux plages en renom sollicitent notre visite. Arrêtons-nous d'abord à ROYAN. Connaissiez-vous ROYAN? Si vous ne connaissez pas cette station, je vous engage à ne pas vous en vanter devant des Bordelais. Ne pas connaître Royan serait, en effet, aux yeux d'un naturel de la Gironde, le meilleur brevet d'ignorance que vous puissiez vous décerner. Donc, supposons que vous connaissiez ROYAN : il est, par là, bien supérieur que le vous dise que cette plage, située à l'embouchure de la Gironde, est l'une des plus gaies du littoral de l'Atlantique; que chaque saison y amène un mouvement de près de cinquante mille baigneurs; que le directeur du Casino déploie pour retenir ses visiteurs une activité sans pareille et semble créer des célébrités pour les offrir à son public; qu'on pêche à Royan des sardines fort estimées — à Bordeaux, on affirme qu'il n'en est pas de meilleures — qu'on s'y amuse ferme et que lorsqu'on a fini de rire on recommence, et qu'enfin tout ce que je viens de vous dire n'est pas une gascognade, mais bien l'expression sincère de la vérité.

De ROYAN, nous longeons la côte jusqu'à BIARRITZ, où s'est conservé vivace le souvenir de la gracieuse souveraine qui en a consacré la réputation. La préférence accordée par Sa Majesté l'Impératrice à BIARRITZ, a été, en effet, pour la station pyrénéenne, le point de départ d'une vogue qui s'est continuée jusqu'à présent. Il est juste de reconnaître que peu de plages peuvent offrir aux touristes des agréments aussi variés, et que c'est même la seule station balnéaire où se rencontrent ces deux desiderata du Parisien assouffé de villégiature : la mer et la montagne.

BIARRITZ est le point de départ de nombreuses excursions, courtes ou longues, toutes intéressantes : à Saint-Jean-de-Luz, à Saint-Bas, à Cambo, célèbre par ses eaux minérales, et par le magnifique hôtel de France, dont la réputation est universelle; à la Chambre d'Amour, dont on vous dira la légende si poétique dans ce parler basque harmonieux qui ajoute encore à sa poésie; à Anglet, au phare que le gardien vous fera visiter avec la même complaisance qu'il mettra à vous présenter la nombreuse famille qui lui rend tolérable la monotonie de son existence de reclus.

Tres animé pendant la saison, très couru par les étrangers de toutes les nationalités, BIARRITZ possède de nombreux hôtels, tous fort bien tenus et entre lesquels le touriste n'a vraiment que l'embarras du choix. Que vous descendiez à l'hôtel de l'Europe, à l'hôtel de la Plage ou à l'hôtel Victoria, vous pouvez compter sur un service irréprochable; mais celui que je vous recommande particulièrement, c'est l'hôtel du Casino, où vous rencontrerez à la fois la perfection du service, une table exquise, une cave de premier ordre, sans compter une exposition splendide au bord de la mer, dont les horizons infinis se déroulent devant les fenêtres de l'établissement.

Les salons du Casino sont chaque soir le rendez-vous d'une nombreuse société : on y danse avec une frénésie que peut suffisamment expliquer la présence d'une nombreuse colonie espagnole : on y joue aussi, et rondement; les artistes les plus célèbres tiennent à honneur de s'y faire en-

tendre; enfin, alors que septembre fait partout fraîchir la brise, chassant les baigneurs des plages du Nord, la saison de Biarritz se poursuit jusqu'à des époques invraisemblables, bravant l'hiver maussade qui hésite à s'engager dans les zones méridionales. Un habitant de Biarritz m'a affirmé que c'était parce que l'hiver avait peur d'y fondre.

A. CAHEN.

## SPORT

## COURSES A DEAUVILLE

Dimanche 16 août

La dernière journée de la réunion de Deauville a été favorisée, comme les précédentes, par un temps splendide. Aussi il y avait foule au pesage et sur la pelouse. Rarement nous avons vu un grand prix de Deauville aussi couru. Comme intérêt, le sport a été très réussi, mais les favoris ont continué à se mal comporter. Alors que, toute la semaine, était resté le premier favori dans le Grand Prix, est tout à coup monté à la cote sur les bruits fauchés qui circulaient sur son compte. Le cheval n'était pas bien, la distance était trop courte, quel-ques-uns même disaient qu'il était boité; bref, le poulain de M. le baron de Hirsch, était fort délaissé au départ à 5/1, malgré des performances antérieures et la monie de Ch. Wood, une des fines cravaches d'outre-Manche. Cela n'a pas empêché le cheval de gagner très facilement; il est vrai qu'un accident l'a débarrassé d'Herminette qui devait être son plus redoutable adversaire. Le cheval de M. Lefèvre, qui inspirait grande confiance à son écurie, et qui était grand favori, est tombé boité à moitié du parcours.

Même déconvenue pour les preneurs dans la course de haies que Soukharas a gagnée à la cote rémunératrice de 1/1. Le cheval avait couru la veille dans le grand-steeple et s'était dérobé dès le début de la course. Voici le résultat des diverses épreuves : Le Prix du Conseil général a été gagné facilement d'un longueur par M. Maxime à M. le duc de Gramont (Dickmère), 4/1; Légit deuxième et Joyeux troisième à trois quarts de longueur. Non placés : Fontaine-Française, Cavalier, Myrtille, Fustanelle, Regard, Thémis, Dignitaire, Fabrice et Popote.

Le Prix de la Société d'Encouragement a été gagné de deux longueurs par Syconore à M. le baron Schickler (Chilid), 4/1, battant Héron second et Primauté troisième.

Non placés : Cachepot, Indécis, Belle-dent, Télégraphique, Charolaise, Queen-of-Avermes, Bruneau, Fleurs et Saucolles. Sept partants dans le Grand Prix de Deauville qui, ainsi que nous le disons plus haut, a été gagné de deux longueurs par Althor à M. le baron de Hirsch (Ch. Wood), 5/1; Léopard deuxième et L'ange-Ingrat troisième à trois quarts de longueur.

Non placés : Fra Diavolo, Reluisant, Citron II et Herminette, qui est resté boité au pesage.

Trois chevaux seulement ont disputé le prix de clôture, qui a été gagné par Impatient à M. H. Hayes (Carrat), 2/1; La Bulle deuxième et Euile dernier.

Soukharas, à M. Edmond Blanc (Martin), 10/1, s'est adjugé la course de haies (handicap) en battant très facilement The Duke second et Voltaire troisième.

Non placés : Gabès, Citronelle, Obscure, Quolibet et Ganimède, ces deux derniers tombés. Le jockey Salmon, qui montait Quolibet, a fait une chute assez grave et a dû être rapporté au pesage sur une civière.

## CHRONIQUE DES ASSURANCES

## La loi sur la Caisse de retraites

C'est le 4 août courant que la Chambre des députés a voté, en grande hâte, la loi sur la Caisse de retraites pour la vieillesse. On se rappelle qu'après une discussion assez longue, au mois d'octobre dernier, la Chambre avait renvoyé le projet de loi à la commission, c'est le texte amendé d'accord avec le gouvernement et avec la commission du budget qui a été définitivement voté.

Est-ce à dire que la loi soit parfaite? Nous ne le dirons pas et nous prouverons, au contraire, qu'elle mérite d'être modifiée par le Sénat. Le principal désaccord qui s'était élevé entre le gouvernement et la commission de la loi portait

sur l'article 1<sup>er</sup>, qui garantissait un intérêt aux déposants.

On sait que l'ancien taux de 5 0/0 a fait perdre des sommes considérables au Trésor. Le ministre des finances a déclaré que, dans les dernières années, ce taux avait occasionné une perte de 85 millions sur les placements, et il ne tenait pas compte, dans ses calculs, des frais de gestion qui restent à la charge de l'Etat. Prendre un taux fixe, c'était s'exposer à suivre les mêmes errements. Les fluctuations de l'intérêt, en matière de placements, sont inévitables, et nos Comptes, qui ont subi leur tour certains mécomptes de ce chef, font varier leurs tarifs d'après les résultats de l'expérience.

L'Etat a fini par se ranger à cette opinion, et c'est lui qui est le promoteur du nouveau article 12. Il est conçu dans les termes suivants : « Le taux de l'intérêt composé du capital dont il est tenu compte dans les tarifs d'après lesquels est déterminé le montant des rentes viagères à servir aux déposants est fixé, au mois de décembre de chaque année, pour l'année suivante, par un décret du président de la République, rendu sur la proposition du ministre des finances, après avis de la commission supérieure et d'après le taux moyen des placements de fonds en rentes sur l'Etat effectués par la Caisse pendant l'année. »

C'est là une amélioration, mais peut-on dire qu'elle est suffisante? La fixation annuelle garantit-elle assez le Trésor contre les écarts possibles entre le taux d'intérêt sur lequel reposent les tarifs et le taux réalisé sur les placements?

M. le baron de Soubeyran n'avait pas manqué de souligner cette difficulté, et il avait présenté, au mois d'octobre dernier, un amendement pour établir une fixation trimestrielle. La commission et le gouvernement avaient paru s'y rallier, et nous avons été fort étonnés de ne pas voir dans le nouveau texte de loi la moindre trace de cet amendement. C'est une question qui devra revenir au Sénat.

Le nouveau texte approuvé par la Chambre des députés a fait disparaître une autre anomalie. On avait inscrit dans le projet de 1884 la dualité du taux de capitalisation : le taux de 5 0/0 était fixé pour les placements effectués par les Sociétés des secours mutuels et par les Caisse d'épargne. Le ministre des finances s'était élevé énergiquement contre cette faveur qui pouvait devenir la règle avec le concours des Sociétés de secours mutuels et des Caisse d'épargne ouvert à tous. C'était là un grave danger. Si le Trésor a pu éprouver une perte de 85 millions en quatre ou cinq ans, avec des rentes variant entre 170 et 172 francs et 144,000 parties prenantes, on pouvait craindre que cette perte prit des proportions colossales, avec une rente viagère s'élevant à 360 francs et avec un million de déposants.

Ce danger a été conjuré, et voici la satisfaction que la Chambre a voulu donner aux sociétés de secours mutuels. Une dotation de 10 millions a été promise à la Caisse de retraites. Les arrérages de cette dotation seront employés : 1<sup>er</sup> à couvrir les insuffisances éventuelles provenant du fonctionnement de la Caisse; 2<sup>o</sup> à bonifier les pensions liquidées prématurément pour cause d'incapacité absolue de travail, et les pensions inférieures à 100 fr., qui seront constituées par les sociétés de secours mutuels au moyen de prélèvements sur les fonds de retraites inaliénables.

La loi permet-elle de remplir ce programme avec la dotation de 10 millions? Cette dotation produira au plus, au bout de 4 0/0, une somme annuelle de 400,000 francs. Pour assurer les 360 francs de rente aux membres des Sociétés de secours mutuels, il faudrait combler l'écart qui se produira entre la rente moyenne demandée pour ces membres et le maximum de 360 francs. Or, des documents officiels il résulte que, depuis plusieurs années, l'augmentation des retraites des Sociétés de secours mutuels est de 1500 par an.

La Rente moyenne étant actuellement de 71 fr. 89, le gouvernement devra combler l'écart pour les 1,500 de rentes annuelles nouvelles, soit 288 fr. 11. La bonification s'élèvera ainsi à plus de 400,000 francs pour la première année, à plus de deux fois pour la seconde et ainsi de suite.

Autrement dit, le gouvernement sera dans l'impossibilité de tenir la promesse

faite par la loi, et il mécontentera tout le monde. La preuve serait encore plus présumable si l'on comprenait, dans les largesses de la dotation, les rentiers actuels des Sociétés de secours mutuels. Le capital même de la dotation serait dévoré en deux ou trois ans.

On voit que le programme de la nouvelle loi a été tracé à la légère et que la commission a posé un principe sans se douter des charges qu'il entraînerait. Certes, nous préférons le système de la dotation à celui de la dualité du taux de capitalisation. L'Etat ne sera pas exposé à perdre de nouveau chaque année près de 20 millions. Mais promet-on ce qu'on ne peut tenir n'est pas digne d'un Parlement, et nous aimons à croire à une erreur.

Le projet sera donc amendé par le Sénat et il aura à revenir devant la future Chambre. Aura-t-elle le bon esprit, que n'a pas la Chambre actuelle, d'en finir avec ces dispositions généreuses qui coûtent si cher au public.

Toutes les fois que l'Etat veut lui-même exploiter les assurances ou les rentes viagères, il fait payer par l'impôt ses bêtises, et ce n'est que lorsque le mal est avéré et grossi outre mesure, qu'il songe à le réparer. Mais il reste toujours une préoccupation électorale. L'ouvrier doit être flatté et secouru, tel est le sentiment, occulte tout au moins, des politiciens qui touchent aux questions de prévoyance ouvrière. On passe ainsi d'un système coûteux à un système séduisant, mais irréalisable.

Si l'Etat avait laissé la prévoyance libre, et les moyens de l'exercer livrés à l'industrie privée, avec une surveillance permanente, nous n'aurions pas à revenir sur les lois qui veulent résoudre le problème si difficile de l'alliance des économies du Trésor avec les largesses faites aux ouvriers.

Nous sommes, nous, travailleurs de toutes les classes, des prévoyants comme les autres. Nous nous adressons, pour nos épargnes, aux Compagnies d'assurances sur la vie, et nous sommes récompensés, dans la mesure de ces épargnes mêmes, pour l'ouvrage que nous avons fait. C'est l'assurance en faveur de ceux qui possèdent déjà, et elle n'a pas même le mérite de leur faire perdre de la vieillesse.

C'est une preuve nouvelle qu'en dehors de la liberté industrielle et du respect des droits de tous, il n'y a que des dépenses, des pertes considérables et des injustices.

## AVIS ET COMMUNICATIONS

CHOLERA. LE DESINFECTANT MOSAR est un préservatif très énergique. (Voir annonce de page 2)

Nous recommandons à nos amis la brochure de M. Edmond Boinvilliers : *Le nouveau Catéchisme Impérial* préché en fort bons termes la conciliation entre tous les conservateurs, sans oublier les intérêts politiques du parti que l'auteur a toujours défendu.

On trouve le *Nouveau Catéchisme Impérial* chez Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. Un exemplaire, 0 fr. 25 c.; dix exemplaires, 1 franc.

## GAZETTE THÉÂTRALE

Hier, à l'occasion de la fête de la Sainte-Marie, M. Léon Escalais, Mme Maria Lureau-Escalais et M. Neveu se sont fait entendre à la grand-messe de l'église du Vésinet.

L'assistance toute parisienne était extrêmement nombreuse et M. Escalais, dans *Santa Maria* de Faure ainsi que Mme Escalais dans *L'Ange Marie* de Gounod, ont obtenu un succès extraordinaire, partagé d'ailleurs par M. Neveu, qui a chanté un superbe duo avec Escalais.

M. Paul Clèves quitte la direction de l'Eldorado-Théâtre.

C'est M. Plunkett, l'ancien directeur du Palais-Royal, et l'un des administrateurs de l'établissement de la rue Boudreau, qui prend sa succession.

M. Plunkett rentrera dans ses fonctions

Mélie dont vous faites la spécialité des peuplades « les plus sauvages »; mais n'est-il pas singulier que ce soit surtout à l'école italienne que l'on en veuille aujourd'hui, parce qu'elle a fait de la mélodie son principal élément? C'est donc au milieu de la renaissance italienne que naquit l'harmonie, et c'est un maître italien, Palestrina, qui en jeta les bases, Palestrina qui employa plus spécialement, j'allais presque dire exclusivement, les voix, à l'encontre de ceux qui bornent les beautés de l'harmonie aux diverses combinaisons des sons des instruments.

Comprenez-vous mieux maintenant ceux qui voudraient le nier le rôle superbe de l'harmonie, par cette note charmante que je tiens à transcrire tout entière, convaincu que mes lecteurs m'en sauront gré :

« Il y a des gens qui croient aimer les fleurs parce qu'ils les coupent pour en faire des bouquets; pour eux la plante avec sa merveilleuse ordonnance de racines, de tiges et de feuilles, n'existe pas; à seule raison d'être est la fleur, et une plante qui ne fleurit pas n'a pas d'intérêt. Il y en a d'autres qui étudient la plante dans son ensemble, qui suivent son développement, admirent ses formes savamment équilibrées, ses lignes élégantes, délicates ou puissantes et pour qui la fleur n'a de prix qu'épanouie sur sa tige, dans la plénitude de sa vie. Dirait-on que ceux-ci haïssent les fleurs? Pourquoi dire alors que les musiciens haïssent la mélodie quand ils ne lui sacrifient pas tout le reste? Personne ne haït la mélodie; ce qui est haïssable, ce sont les naïvetés et les vulgarités que l'on veut faire passer sous l'étendard de la mélodie. »

À la bonne heure! Voilà une image ingénieuse expliquant d'une façon admirable l'heureux accouplement de la Mélodie et de l'Harmonie, qui ne peuvent et ne doivent plus se passer l'une de l'autre.

Malheureusement, les wagnériens ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre cette union indispensable, cette union que même les mélodistes, antérieurs par ordre exclusif, ont fini par reconnaître, par adopter, par s'en emparer. Il est vrai que si le wagnérien dé-

d'administrateur de la Société d'exploitation de l'Eldorado le 1<sup>er</sup> septembre prochain.

La chose a été décidée à l'assemblée des actionnaires de jeudi dernier et, dit M. Ordonneau, ce n'est plus qu'une question de formalités.

Voici la distribution complète de la *Pleuvre*, le drame en cinq actes et six tableaux, de M. E. Morel, que l'on répète en ce moment au théâtre des Nations :

Pierre Marimbeau	MM. Régnier
Chanoiseau	Mondet
Gerard	Rohé
Claude Derval	A. Georges
Le juge d'instruction	Laguette
Sansoulet	Séard
Le Parisien	F. Willac
Henri Derval	Raoul
Marjol	Lebrun
Flingard	Baret
Blanchard	Dany
Genevieve	Mmes Cl. Schmidt
La Pleuvre	Daubrun
Marcel	M. Valette
Jeannette Verlavaine	Cassan
Gertrude	M. Mozart
Elvire Verlavaine	Maës
Jacqueline	Lévi-Leclerc

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos lecteurs, et à nos locataires surtout, la découverte récente d'un conservatoire de pianos, en miniature, rue de Rennes, n° 91. Sous la très habile direction de la très gracieuse Mme Chrestien du Souchay, un concours a eu lieu, la semaine dernière, entre ses élèves; et vraiment c'était un régal d'y assister. Toutes ont tenu le piano à leur tour. Elles ont fait le plus grand honneur à Mme du Souchay et à sa méthode particulière pour transformer, en peu de temps, une ignorante en musicienne, quel que soit son âge, remarquons le bien, presque en une vibrose, et dans tous les cas en une remarquable exécution. N'est-ce pas là le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un professeur?

Mme Chrestien du Souchay ayant créé un cours gratuit, il n'y a plus aucune raison pour qu'on ne rencontre encore, à l'avenir, de jeunes personnes et même des personnes d'un certain âge ignorant le piano et ses mystères.

Les répétitions du *Grand Mogol*, avec lequel la Gaîté va faire sa réouverture. Le charman opéra-comique d'Audran retrouvera ses principaux interprètes : Mmes Thuillier-Leloir et Gélalbert; MM. Alexandre et Solpion. C'est M. Rullier qui remplacera Mesmaker, et quant au rôle du prince Mizanpour, il sera joué en travesti par Mile Mary Albert, des Variétés. Ce qui ajoutera un nouvel attrait à cette reprise.

G. DORANTE.

**Jumelles Fischer**, les plus élégantes et les meilleures, pour théâtres, courses et voyages. — Maison spéciale pour la vue. — 7, rue de la Paix.

**BELLE JARDINIÈRE**  
Habillements tout faits et sur mesure pour  
**LA CHASSE**

**Maladies de la Vessie**  
Gravelle, Calculs, Pierrres, Catarrhe, Cystite et Prostatite.  
Néphrites et Coliques néphrétiques, Incontinence, Rétention, Rhumatismes, GUÉRIS PAR LES  
**PILULES ROCHER**

Envoi franco d'un prospectus sur demande adressée à  
**FR. ROCHER, 1, rue Ferrée, Paris**  
Pour se rendre un compte exact de son mal, lire avec attention la Brochure illustrée sur les Maladies de la Vessie, des reins et de l'urètre, contenant des renseignements complets, envoyée franco contre 21 mandats.

**BAINS DE MER!**  
Vous aurez le bras et la jambe nus et blancs comme le marbre avec le **Pilivore** (franco mandat 10 fr. 85). Dussier, 1, rue J. J. Rousseau.

**RUGGIERI, artificier**  
**DELAPERRIÈRE et DUJA**  
SUCCESSIONS

dont les bureaux étaient 5, place Blanche, à Paris, sont transférés, 83, rue d'Amsterdam.

**FEUX D'ARTIFICE**  
de 25, 50, 75, 100, 150 et 200 fr., tout emballés, pouvant se tirer partout, dans les châteaux, villas, etc.

Envoi franco des dessins prospectus.

teste la mélodie — et en disant : « mélodie », je ne parle pas de la rengaine, de la phrase carrée, du motif, dans le sens vulgaire du mot — il désigne bien autre chose : il désigne tout ce qui n'est pas son fétiche.

Vous le savez mieux que moi, cher maître, vous qui l'avez souvent coudoyé, vous qui l'avez commencé à renier, vous qui l'avez appelé d'un égaré, un pervers, un faux-frère; vous, enfin, qui dites en parlant de ce fanatisme en été :

« Pour le wagnérien, la musique n'existe pas avant les ouvrages de Wagner, ou plutôt elle n'existe qu'à l'état d'embryon. Wagner l'a élevée à la hauteur d'un art. Sébastien Bach, Beethoven et quelques-uns Weber ont annoncé la venue du Messie : comme précurseurs, ils ont leur prix. Quant aux autres, ils ne comptent plus. Ni Hændel, ni Haydn, ni Mozart, ni Mendelssohn n'ont écrit une note supportable; l'école française, l'école italienne n'ont jamais existé. A l'audition de toute musique autre que celle de Wagner, la figure du wagnérien exprime un dédain profond; mais n'importe que la production du maître, fût-ce le ballet de *Rienzi*, le plonge dans un état d'exaltation difficile à décrire. »

Ah! cette fois, c'est la guerre ouverte; les wagnériens ne vous pardonneront jamais ces vérités-là; et vous n'avez qu'à vous bien tenir!

Ne vous étonnez donc pas non plus si parfois les « mélodistes », agacés, exaspérés par l'attitude des wagnériens, par leur mépris de tout ce qu'on respecte, et on admire en fait d'œuvres imprévisibles, vont jusqu'à la maudire, cette Harmonie qu'ils aiment pourtant, mais dont on se fait une arme, une masse pour abattre des idoles vénérées. Tout excès amène l'excès contraire. Provoqué, on riposte, et souvent on va plus loin que l'on ne voudrait.

Vous en inférez que l'on hait la musique, qu'on lui fait la guerre, qu'on voudrait la proscrire, la supprimer comme un art frivole, inutile, etc. A vous entendre, ce n'est pas seulement l'art musical qui est en butte aux hostilités de cette époque; c'est l'art en général.

« La haine de l'art, dites-vous, voilà la cause secondaire, mais toute puissante,

**FUSILS ANGLAIS**  
Augmentation de Qualité. — Diminution de Prix.  
**CHOKEBORE GREENER**  
Portée de 1000 mètres en plus que tous les autres fusils.  
Top lever Triple verrou 450, 450, 450.  
Top lever Triple verrou 450, 450, 450.  
**HAMMERLESS-GREENER**  
Les meilleurs qu'on ait vus : 550, 675, 825, 950.  
CATALOGUE FRANCO  
8, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

FRANÇOIS COPPÉE, Œuvres complètes. Nouvelle et magnifique édition de bibliothèque en 6 volumes in-8 cavalier imprimés en caractères modernes. Un très beau portrait de François Coppée gravé par M. Léopold Flameng, et 12 gravures au burin d'après les dessins de M. François Flameng et de M. Tofani, prix : 48 francs payables 5 francs par mois.

L'édition complète est livrée immédiatement par la librairie L. Hébert, 7, rue Perronet, à Paris.

Le meilleur DENTIFRICE est l'EAU de PHILIPPE, employée avec l'ODONTALINE, pâte dentaire vrai carmin de la bouche, 24, rue d'Enghien, 24, Paris.

## HOTEL CONTINENTAL

## MENU

## DU DINER DU 17 AOUT

Potage semoule  
Hors-d'œuvre variés  
Merguez portugaise  
Pommes nappées  
Rôti de veau en tortue  
Tête de veau en tortue  
Poulet au cresson  
Salade  
Céleri au jus  
Gâteau normand  
Bombe vanille et pêches  
Desserts au choix

CAVES DE L'HOTEL CONTINENTAL  
3, rue de Castiglione, Paris

Vins fins et spiritueux de toutes qualités  
Vins ordinaires :  
En bouteilles 1 15, 1 25 1 50, 1 75  
(verre compris)

En barrique à domicile dans Paris :  
225 » 250 » 275 » 300 »

Vin d'office :  
La barrique franco à domicile 180 francs  
et 4 francs la bouteille

Livraison immédiate dans Paris.  
Expédition par caisses ou paquets assortis.

CHAMPAGNE : GEORGE GOULET

LA PATRIE est distribuée chaque jour à tous les voyageurs de l'HOTEL CONTINENTAL.

## MAISONS RECOMMANDÉES

**BOUSQUIN** Pâtes alimentaires, 26, gal. Vivienne.  
TAPIOCA au CACAO (dépôt des enfants)

Zéro  
Arquebuser, 81, rue Lafayette.

Au Paradis des Enfants  
156, rue de Rivoli.

Pharmacie Normale, 19, rue Drouot.

Laboratoire, carrossier, 105, avenue Malakoff.

Reynaud, chimiste  
(Spéc. flanelle du pin Silvestre), 22, rue de la Paix.

A la Religieuse  
Dentil. — 2, rue Tronchet.

Debraux. Porcelaines, 18, rue Royale.

Thonet frères  
Meubles bois courbé, 15, boulevard Poissonnière.

E. Bourgeois  
Grand dépôt porcelaines, 21, rue Drouot.

de la persécution qu'ils subissent fatalement les artistes hardis et novateurs.

Et vous partez de là pour essayer de prouver que tout le mal est dû à cette haine de l'art.

« D'où nous vient cette haine? ajoutez-vous. Je n'en sais rien et moi non plus rien savoir. C'est assez de la connaître et de la combattre. »

En bien d'autres pages de votre beau livre, cette pensée revient, tantôt avec amertume, tantôt avec indignation. Elle vous hante — permettez-moi de vous le dire un peu trop franchement brusquement plutôt — comme celle de la persécution chez ceux qui la voient partout, au point que leurs facultés intellectuelles s'en ressentent. Que l'art sacrifie au mauvais goût, au mercantilisme, qu'il se fourvoie, qu'il décline, tout ce que vous voulez en somme; mais qu'on le déteste, non. Qu'il y ait peut-être dans l'art, comme en politique, des partis opposés, qui, plus qu'en politique, se haïssent les uns les autres, passe encore — les wagnériens ne détestent-ils pas les mélodistes? — Cette haine, cependant, n'est point partagée par le public, comme vous paraîtriez le supposer.

Mais il est des croyances, des convictions plutôt, qu'on ne détruit pas.

Permettez-moi un simple rapprochement. Je reviens d'Italie; en quittant Paris pour me rendre de l'autre côté des Alpes, que de fois m'a-t-on répété : « Ah! vous allez chez ceux qui nous détestent, qui ont en haine la France! » — Vous vous trompez, leur répondais-je. Ne croyez pas, sur la foi de quelques journaux, que les Italiens nous détestent. On nous haïssait les Français.

Une fois là-bas, partout l'on me demandait pourquoi les Français haïssaient ainsi les Italiens. Je m'évertuais à répondre qu'il n'en était pas ainsi : c'était peine perdue. Nos voisins sont aussi convaincus que nous les haïssions qu'on l'est ici d'être haïs d'eux.

Je renonce donc à vous faire revenir sur cette conviction, si robuste chez vous, qu'on a l'art en horreur et qu'en lui fait une guerre à mort.

Amitiés bien sincères.

M. de THÉMINES.

## Feuilleton de la Patrie

DU 18 AOUT

## REVUE MUSICALE

## HARMONIE ET MÉLODIE (I)

II

A. M. Camille Saint-Saëns, de l'Institut

Cher maître,&lt;/



